

L'Instruction Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉR.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: - Une Attaque imprévue, d'après M. F. Paulsen. - Les Croisés à la vue de Jérusalem, d'après Gustave Doré. - Réverie, d'après M. J. Aubert. - Nids de Passereaux.

TEXTE: - Avis. - Nos Gravures. - Chronique de ce qui se passe. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Une manœuvre musico-électorale - Prodiges de la circulation du sang. - Nombre des os de l'homme. - Bannière du Toit Paternel. Roman. - Rébus No. 4.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 13.

— 10°. ANNÉE. —

31 Janvier 1880.

AVIS.

Nous avons passé avec l'Agence Havas un traité par lequel elle est chargée de recevoir exclusivement les annonces, réclames et faits divers publiés dans l'Organe illustré de l'Exposition de 1880. Pour des causes in-

dépendantes de notre volonté, nous sommes forcés de remettre la publication en question dont nous annoncerons l'apparition, à nos lecteurs, par la voie de notre journal. Nos abonnés ne perdront rien à patienter un peu. L'Organe illustré qui leur est offert, à titre de prime gratuite, n'en sera que plus soigné et plus intéressant.

NOS GRAVURES.

UNE ATTAQUE IMPRÉVUE.

C'est l'heure de sortie de l'école, la porte entr'ouverte laisse échapper toute une volée de fillettes et de garçons. A peine ont ils fran-



UNE ATTAQUE IMPRÉVUE, D'APRÈS M. F. PAULSEN.

chi le seuil redouté, qu'ils se dédommagent amplement de la contrainte qu'ils ont dû subir pendant plusieurs heures, sur de durs bancs et sous les yeux du maître. Ce ne sont alors

que cris, gambades, sauts; et aujourd'hui c'est un pauvre ramoneur, revenant de sa besogne, qui est l'objet de leurs attaques et de leurs railleries. Ils se moquent de sa figure noire

comme du charbon, de son accoutrement tout couvert de suie; quelques uns lui lancent des boules de neige dont la blancheur ressort plus vivement sur son costume malpropre et

délabré. Déjà son chapeau a été jeté bas de sa tête, et l'assant va continuer de plus belle.

Remarquez l'expression si différente que le peintre a donnée à chacune de ces physionomies enfantines : chez les uns, on lit la douceur, la bonté, et ceux là s'en vont tranquillement chez eux par le plus droit chemin, sans prendre part à ces coupables amusements ; chez les autres au contraire c'est l'audace, l'effronterie, l'espièglerie, et ce sont ceux-là précisément qui s'acharnent contre le malheureux ramoneur.

RÉVERIE.

Cette œuvre représente une jeune Grecque, attendant sur les côtes de la mer le retour du navire qui a emporté son fiancé vers de lointaines et périlleuses expéditions.

Son regard triste et rêveur interroge l'horizon brumeux ; tous les jours elle vient s'asseoir sur ce roc battu par les vagues ; mais aucune voile, aucun vaisseau n'apparaît, et chaque fois elle s'en retourne, l'âme brisée d'angoisses et de tristes pressentiments... Peut-être est-il englouti par la tempête dans les abîmes de l'Océan, peut-être a-t-il été pris par les pirates et emmené en servitude.

NIDS DE PASSEREAUX.

Le passereau dont nous parlons, est une espèce toute particulière, que l'on trouve dans les forêts de l'Afrique du Sud, et qui a le nom de „Philetaerus socius.” Cet oiseau mesure treize centimètres de largeur ; son envergure en compte huit ; son bec, en forme de cône, est un peu recourbé ; la couleur de sa tête est brune ; la gorge est noire ; les ailes sont d'un noir sombre, le bec et les pattes d'un pâle brun.

Une particularité à observer chez ce passereau, c'est la manière dont il fait son nid.

Ces nids ne ressemblent pas à ceux de nos pays ; ils sont d'une dimension énorme, et si solidement et si parfaitement construits que la mère et les petits sont à l'abri du soleil et de la pluie.

Ce qui est plus étonnant encore, c'est que, pour chaque nouvelle couvée, ces oiseaux se font d'autres demeures, et presque toujours sur le même arbre ; de telle sorte que le même arbre est quelquefois chargé de trois ou quatre nids, et si lourds que leur poids brise les branches.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Compensations sur compensations. — Canaille en bas, canaille en haut. — Une dispute entre deux dames en chemin de fer. — Comme quoi Albion a le droit d'être fière. — Un mât de cocagne comme étrennes. — Les prêtres de l'ancienne Grèce. — Un mot recueilli à la Chambre des Représentants.

Le système des compensations de M. Azaïs a été récemment appliqué à la température, comme une loi positive ; c'est-à-dire qu'on a prétendu que si le commencement d'un hiver a été rigoureux, la suite en sera naturellement douce.

Mais qu'est-ce donc que le système de M. Azaïs, dont tant de personnes parlent en l'air ? M. Azaïs est un philosophe français, mort en 1845, qui publia, en 1808, sous le titre : „Des compensations dans les destinées humaines,” un livre qui fit grand bruit et où il tendait à prouver, pour chaque individu, une égale répartition de bien et de mal dans le cours de la vie.

Il est de fait que le spectacle de l'univers nous montre partout le mal à côté du bien, la douleur à la suite du plaisir, la vérité près du mensonge, la vertu et le vice confondus au point de nous faire illusion. L'harmonie du monde résulte de ce contraste frappant ; sa beauté se compose des deux notions du bien

et du mal, et le tableau constant de cette égalité précise nous en fait soupçonner la nécessité.

La compensation, — dans le système qui nous occupe, — s'opère pour l'homme suivant sa place dans la société, son âge, sa profession, son caractère, sa santé, sa force physique, ses passions, son état de célibataire, d'époux, de père, de fils, de frère, d'ami ; selon les temps, les lieux où il existe, les événements, les mœurs et les usages, les personnes avec lesquelles il est forcé de vivre, et une foule d'autres circonstances.

Pour chaque homme en particulier, ce système balance les inconvénients par les avantages ; pour la masse des individus, il reconnaît une égale répartition d'infortune, de plaisir et de bonheur, en ajoutant que le mal est inévitable, qu'il ne résulte point des combinaisons du hasard ; mais qu'il forme une dépendance nécessaire du bien et de l'ordre général. Ainsi, une immense variété donne, par la compensation, une immense égalité, une parfaite uniformité de résultats.

Du reste, avant cet auteur, beaucoup d'autres ont eu la même pensée, et, pour n'en citer qu'un seul, Fontenelle a dit : „Je peindrais volontiers la nature avec une balance à la main, pour marquer qu'elle s'en sert à peser et à égaler à peu près tout ce qu'elle distribue aux hommes : le bonheur, les talents, les avantages et les désavantages des différentes conditions.”

Et maintenant, lecteur, vous savez ce que c'est que ce fameux système que tant de gens citent sans le connaître, et que l'on étend, comme je l'ai dit, à l'ordre physique comme à l'ordre moral.

**

Le mot canaille servait jusqu'ici à qualifier tous les gens méprisables, à partir du rang le plus infime jusqu'au rang le plus élevé. Nous avions la canaille en blouse, la canaille grossièrement crapuleuse, s'enivrant et se vautrant au cabaret, à côté de la canaille raffinée, vêtue de beaux habits et allant en voiture.

On a changé tout cela. Le mot „canaille” aujourd'hui est, dans certain monde, pris pour un éloge, sinon pour un signe d'admiration.

Ceci a l'air d'un paradoxe ; voyons, citons quelques exemples :

N'est-il pas vrai que si, autrefois, il fallait être bien élevé pour faire son chemin partout, on arrive souvent aujourd'hui par le côté canaille ?

Qu'est-ce qui réussit à l'heure présente, sur certains théâtres, dans certains concerts ? N'est-ce pas la danse canaille, le chant canaille ?

Voici un jeune homme qui exerce des ravages dans les cœurs féminins. Qu'a-t-il donc pour tant plaire ? Il n'est ni beau, ni spirituel, ni riche, une tête assez insignifiante se balance sur un corps épuisé ; il a pourtant un succès énorme ; il est si canaille !

Qu'est-ce qui fait le succès de nos bals masqués ? Ce sont certaines femmes, vilaines, stupides ; mais elles sont canailles.

Voyez cet homme qui a fait faillite deux ou trois fois, et qui continue à faire de l'escroquerie quand il le peut impunément. C'est un personnage des plus tarés, et cependant on le voit partout. — Comment, vous fréquentez ce mauvais drôle ! dit-on à l'honnête homme. — Fréquenter n'est pas le mot, je le vois... Que voulez-vous ? il m'amuse, il est si canaille !

Une immonde chanson court les rues ; les gamins la chantent d'abord ; un passant la répète dans un souper d'amis ; elle passe dans les sociétés et même dans les salons, où un grave magistrat s'oublie et la fredonne en jouant au whist. Et lorsqu'il voit ses partenaires surpris, il dit en riant : — Pardon, mais c'est drôle, c'est si canaille !

Et quelle littérature a du succès en librairie ? c'est la littérature canaille. Un libraire disait du livre d'un auteur en vogue : — Cela se vend moins que les autres. — Et pourquoi ? — Parce que ce n'est pas assez canaille.

Espérons que ce mot reprendra bientôt son acception ordinaire, et ce sera un immense progrès pour le bien quand deux individus vicieux et immoraux, celui-ci cureur d'égoûts, celui-là au comble de la fortune et des honneurs ;

quand deux femmes de mauvaises mœurs, l'une habitant une mansarde, l'autre souveraine dans un brillant salon, seront vues du même oeil, et qualifiées de „canailles” les uns et les autres.

**

Dans un compartiment de première classe, sur la ligne de Bruxelles à Liège, une conversation s'est engagée entre deux dames de certain âge, mises avec élégance et placées face à face.

J'entends l'une s'écrier :

— Ah, vous êtes une Collin ! Eh bien, moi aussi !

— Tiens, serions-nous parentes par hasard ? Voyons, examinons : Je suis de V., et vous, Madame ? — Moi, je suis de L. — La branche à laquelle j'appartiens est noble. — La mienne aussi. — Oh, ce n'est pas possible. Il n'y a que les Colin de V. dont les titres aient été reconnus. — Nous pourrions en fournir d'excellents, et de très-anciens, si nous voulions. — Vous me permettez d'en douter, Madame. — Pourquoi cela ?... Je trouve votre prétention... — Et la vôtre donc, Madame ! — Sans connaître les Colin de V., je crois que ceux de L. les valent bien sous tous les rapports.

La dispute prenait un caractère d'aigreur de plus en plus vif, lorsqu'on arriva à la station de Landen.

Là, un monsieur qui avait écouté en silence, se leva et dit, avec un fin sourire, au moment de descendre :

— Mesdames, j'ai l'honneur d'être généalogiste, et mes recherches m'ont fait découvrir deux Colin, l'un aussi ancien que l'autre : „Colin Maillard et Colin-Tampon.” Je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'une de vous invoque comme ancêtre le premier, et l'autre le second.

**

Ceux qui suivent avec intérêt les expéditions de la „fière Albion” dans les diverses parties du monde, se rendent-ils bien compte de sa puissance réelle ? La voici, établie en peu de mots :

Avant les dernières conquêtes en Asie et en Afrique, les domaines de la reine d'Angleterre se composaient d'un continent, de cent péninsules, de cinq cents promontoires, de mille lacs, de deux mille rivières et de dix mille îles.

La reine étend la main et cinq cent mille guerriers marchent à la victoire ou à la mort. Elle incline la tête : à ce signal, mille vaisseaux de guerre et cent mille marins exécutent ses ordres sur toutes les mers. Elle marche sur la terre, et des centaines de millions d'êtres humains sentent la plus légère pression de son pied.

Jamais puissance n'a possédé autant de provinces, soumis autant de royaumes et subjugué un aussi grand nombre d'empires !

Les Anglais ont envahi plus de pays qu'Attila, le Fléau de Dieu. Ils ont renversé plus d'empires, détrôné plus de rois qu'Alexandre de Macédoine. Ils ont conquis plus de peuples que ne l'a fait Napoléon à l'apogée de sa puissance. Ils ont acquis une plus vaste étendue de territoire que n'en a pu fouler le coursier que montait le Tartare Tamerlan. En un mot, les populations soumises, à l'heure présente, à la reine Victoria, s'élèvent au chiffre de près de trois cents millions !

**

Un riche propriétaire campagnard, qui avait reçu quelques services du bourgmestre de sa commune, avait résolu de profiter du 1^{er} janvier 1880 pour lui exprimer sa reconnaissance par un présent.

Il rencontre le brave homme à la fin de décembre et lui manifeste son intention, avec toute la délicatesse voulue, en le priant de lui dire franchement ce qui pourrait lui être le plus agréable.

Le mayeur, après avoir réfléchi quelques instants, répond :

— Monsieur, vous connaissez mon dévouement à la commune. La kermesse surtout m'oc-

cupe... C'est pour les habitants une occasion de s'amuser, ça fait aller le commerce. Or, j'ai songé, depuis longtemps, à une chose... mais je crains...

— Allez toujours, fait le propriétaire, intrigué et même inquiet de ce grave début.

— Eh bien, puisque vous avez la générosité de m'offrir un cadeau, je désire que ça tourne au profit de mes administrés... Si vous voulez, au mois de mai, me donner un mât de cocagne...

— Accordé, accordé! mon cher bourgmestre, fait l'homme généreux, en se serrant les côtes... Seulement, je jure que je n'aurais jamais eu cette lumineuse idée.

(Je le crois bien!)

**

Il me prend fantaisie de parler des prêtres... de l'ancienne Grèce. On ne m'accusera certes pas au moins de faire de la politique courante, en traitant en peu de mots ce sujet historique.

Dans les bourgs grecs, un seul prêtre suffisait pour desservir un temple; mais dans les villes, le nombre en était très-considérable. On y voyait d'abord le grand-prêtre, ou premier ministre du Dieu; venaient ensuite celui qui veillait à la propreté et à la décoration des saints lieux, celui qui jetait de l'eau lustrale sur ceux qui entraient dans le temple; puis les sacrificateurs, les aruspices, qui examinaient les entrailles des victimes, les héraults qui réglaient les cérémonies. Des laïques étaient chargés de quelques fonctions moins importantes. Les prêtres officiaient avec de riches vêtements où étaient tracés en lettres d'or les noms de ceux qui en avaient fait présent. On choisissait pour ministre un homme dont la figure était belle et sans défaut, dont la conduite était pure.

Les temples possédaient des propriétés, et les revenus, joints aux offrandes des particuliers, servaient aux réparations et à la décoration des saints lieux, à pourvoir aux dépenses des sacrifices, à l'entretien des prêtres, à leur logement, outre leurs droits déterminés sur les victimes, et ceux qui leur étaient attribués sur chaque individu qui se réfugiait dans le temple pour éviter les poursuites judiciaires. Ajoutons que les prêtres grecs recevaient les premiers honneurs, la préséance au théâtre et aux autres assemblées; ils servaient l'Etat dans les grands emplois, dans la conduite des armées, dans les ambassades.

**

Un Namurois assistait, avec un „Cooper” de Dinant, à une séance orageuse de la Chambre des Représentants:

— C'est vraiment comme une mer, dit le premier.

— Oui, fit le second, pour l'agitation; mais pour la profondeur!...

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Depuis longtemps on a reconnu qu'un moyen facile de repasser les rasoirs, consiste à les tremper une demi-heure dans une eau mélangée d'acide muriatique (esprit de sel) ou d'un vingtième d'huile de vitriol. Après cette immersion, en les essuyant, en les laissant sécher quelques heures, et en les passant sur la pierre à rasoir, ils prennent d'autant plus vite leur tranchant que l'acide, ayant mordu également sur toute la surface de la lame, a fait l'office de la meule, et qu'il n'est plus alors question que d'obtenir le douci de la pierre. — Cette opération si simple, qui jamais n'a altéré la qualité des bonnes lames de rasoirs, a quelquefois, au contraire, amélioré de mauvaises trémpes, sans qu'on en sache bien la cause.

Ce procédé a été appliqué avec succès à tous les instruments tranchants.

Voulez-vous maintenant connaître un excellent moyen de nettoyer l'argenterie?

Prenez du blanc d'Espagne réduit en poudre fine; délayez cette poudre dans un peu d'eau, de manière que cela forme une espèce de bouillie clair; trempez-y un petit morceau de linge et frottez; laissez un peu sécher, puis essuyez avec un chiffon ou un morceau de peau douce. — Si l'argenterie est noircie ou jaunée par les œufs ou tout autre matière sulfurée, il suffit de la frotter avec de la suie détrempee dans du vinaigre.

LE FILS DE L'INCONNU.

XIII. — LA COURSE ERRANTE.

La prise d'Antioche, qui avait coûté aux Croisés tant de peines et de fatigues, fut loin de leur être aussi avantageuse qu'ils l'avaient cru. C'est que celui qui avait été l'âme de la Croisade, Adhemar, évêque du Puy, était mort, et que dès ce moment, il n'y avait plus personne dont la voix fut assez écoutée pour faire taire les rivalités et les jalousies, pour réunir en un seul faisceau, vers le but commun, ce grand corps toujours prêt à se dissoudre. L'armée, qui avait terrassé le fameux Kerboga et rempli de terreur tout l'Orient, restait inactive dans Antioche, où la réunion de tant de milliers d'hommes en un même point, amena une peste qui en peu de jours eut fait plus de dix mille victimes. A ce fléau vint s'en joindre un autre, la disette, de sorte que l'inaction des Croisés leur coûta beaucoup plus d'hommes que s'ils s'étaient de suite acheminés vers Jérusalem, qui, jusque-là mal défendue, était maintenant occupée par le puissant sultan d'Egypte, lequel l'avait fortifiée et garnie d'une redoutable garnison; de sorte que la prise de cette ville devenait de jour en jour plus difficile.

C'était à la fin de juin 1098 que les Croisés avaient pris Antioche; ce ne fut qu'au mois de mars de l'année suivante qu'il se mirent en marche pour Jérusalem; mais ils comptaient deux cent mille hommes de moins, restés en pâture aux terribles fléaux de la peste et de la famine.

L'armée avança rapidement, et arriva bientôt sous les murs d'Archas, puissante citadelle. Le siège en fut résolu sans retard; mais les assiégés, à l'abri de leur enceinte de tours et de rochers, se défendaient vaillamment.

Sur ces entrefaites parurent devant Archas deux envoyés, l'un de l'empereur Alexis promettant d'envoyer du secours aux Croisés, s'ils retardaient leur marche vers Jérusalem, l'autre du sultan d'Egypte, proposant la paix aux chrétiens, s'ils voulaient renoncer à leur projet de conquête. Dans ce cas, il leur serait permis d'entrer dans Jérusalem, mais sans armes, pour se rendre au Saint Sépulcre.

Cette proposition, qui montrait aux Croisés combien ils étaient redoutés, fut rejetée avec mépris, et ils résolurent de marcher immédiatement et sans plus tarder vers la Ville Sainte. Ils levèrent le siège d'Archas et se dirigèrent vers le sud, pour ne plus rencontrer d'obstacle qui pût les arrêter.

Un million de guerriers au moins, avaient passé deux années auparavant le détroit des Dardanelles pour s'engager dans l'Asie Mineure; il ne s'en trouvait maintenant pas plus de cinquante mille sur le chemin de Jérusalem. Les autres étaient, soit tombés sous le glaive des disciples de Mahomet, soit morts des fatigues du chemin, soit moissonnés par la famine ou les maladies; mais les survivants étaient enlurcis contre tous les dangers, faits au maniement des armes, parfaitement unis et fermement décidés à tout souffrir pour arriver au but si longtemps désiré.

C'était à la fin du mois de mai; un ciel sans nuages éclairait le brillant paysage de ces contrées d'Orient que traversaient étonnés les enfants de l'Occident; les prairies fournissaient aux chevaux une herbe abondante et fleurie; partout les champs se paraient des plus riches moissons; des bouquets d'orangers, de grenadiers et de palmiers odoriférants invitaient au

repos sous leur doux ombrage; de gras troupeaux paissaient au fond des vallées ou sur le flanc des montagnes; en un mot, le paysage était aussi riche que séduisant. Au loin, sur la droite, apparaissait la ligne bleue de la mer de Phénicie, sur laquelle se balançaient les navires de Gènes et de Pise, tandis que, sur la gauche, s'élevaient les vertes montagnes du Liban, aux cimes ornées de cèdres séculaires.

Les Croisés avançaient lentement à travers cette contrée enchantée, mais sans s'arrêter; les brillants jardins de Tyr et de Sidon purent à peine retarder leur marche; ils atteignirent la ville de Ptolemais, longèrent Caïphe et le célèbre Mont Carmel, laissèrent sur la droite Antipatrides et Joppé, ville où subit le martyre le glorieux patron des Croisés, St Georges, et arrivèrent enfin dans les campagnes nues et désolées de la Judée, dont Jérusalem était la capitale.

Plus ils approchaient du but de l'expédition, plus lentement ils devaient avancer; toute végétation avait cessé; les chemins étaient rapides et à peine praticables; des rochers escarpés empêchaient la marche; le brûlant soleil de juin dardait ses rayons de plomb sur la tête des soldats épuisés, mais Jérusalem était proche, et ce nom faisait battre tous les cœurs.

On arriva, au tomber de la nuit, sous les murs de la ville, pour laquelle tant de milliers d'hommes avaient quitté leur patrie, leurs familles, leurs amis; pour laquelle il avaient souffert et combattu pendant trois années; aussi tous attendaient avidement que le soleil vint éclairer les tours de Jérusalem pour se repaître de la vue de ce spectacle si longtemps désiré. Les minutes semblaient des heures, les heures des siècles.

Enfin le ciel s'éclaircit, le jour s'annonça, et aucune puissance n'est capable de retenir les Croisés. Ils se mettent en route; ils rencontrent bientôt le château de Wodin, tombeau des Machabées; là coule le ruisseau dans le lit duquel David ramassa la pierre par laquelle il terrassa le géant Goliath. Plus loin, s'étendent les montagnes qui virent les lattes des Israélites et des Philistins; mais ils ne s'attardent pas à considérer ces choses; ils gravissent une dernière montagne, et Jérusalem s'offre à leurs regards. Voici le mont des Oliviers, et le Golgotha, et l'église qui renferme le Saint Sépulcre. Le sentiment si longtemps contenu éclate; le cri de: „Jérusalem! Jérusalem!” sort de milliers de bouches. Tous se jettent à genoux et embrassent ce sol sacré; l'émotion est au comble, bien des larmes coulent, larmes d'attendrissement chez les uns, larmes de colère chez les autres; car en élevant les yeux vers les tours de la Ville Sainte, ils y voient flotter triomphant le drapeau du Prophète; ils voient des soldats musulmans faire la garde des remparts. L'ancien cri de „Dieu le veut! Dieu le veut!” résonne de nouveau dans toutes les poitrines, et l'écho le répète aux oreilles étonnées des Musulmans; les plus ardents veulent s'élancer immédiatement à l'assaut.

Mais d'où vient cette troupe de cavaliers qui arrive à toute vitesse se joindre aux Croisés déjà occupés à cerner la ville? Ils sont reçus par un cri de joie général, car ce sont des Croisés, eux aussi.

A leur tête marche Onno Gratama, le prisonnier du prince d'Alep, que nous avons laissé au moment où, serré de près par de nombreux ennemis, il reçut tout-à-coup un secours aussi nécessaire qu'inespéré.

Le geôlier de la prison d'Alep, naguère si cruel envers son prisonnier, avait, d'accord avec lui, dépêché en secret un messager, un esclave chrétien, vers l'armée des Croisés, qui était déjà en marche vers Jérusalem; ce messager parvint néanmoins à l'atteindre et n'eut pas de peine à trouver une cinquantaine d'hommes résolus à tout entreprendre pour sauver leur ancien compagnon d'armes qu'ils avaient cru ne plus revoir jamais. Godefroid de Bouillon lui-même, mis au fait des aventures de l'ancien corsaire, leur donna pleine permission de se séparer de l'armée.

Cependant Onno et le geôlier ne recevaient point de nouvelles de l'armée chrétienne, et le

jour fatal approchant, il allait falloir opter entre la honte ou la mort. Nous avons vu précédemment comment, à la fin, ils se décidèrent à tenter la périlleuse entreprise sans secours de de l'extérieur, et comment elle semblait leur

réussir, lorsqu'ils se virent cernés par une troupe nombreuse de Musulmans sortis de la place.

Les cinquante cavaliers étaient arrivés le soir même en vue d'Alep, sous la conduite de l'esclave chrétien, qui, déguisé en musul-

man, devait entrer en ville, tandis que la troupe se tiendrait cachée aux environs.

Lorsque l'esclave approcha des remparts, il remarqua qu'une lutte fort vive s'y livrait. Il soupçonna que Onno Gratama y était mêlé,



LES CROISÉS A LA VUE DE JÉRUSALEM, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ.

et qu'en tous cas des chrétiens étaient aux prises avec des Musulmans. Il revint aussitôt prévenir ses cavaliers. C'est ainsi qu'Onno Gratama put paraître quelques jours plus tard, avec ses hommes, sous les murs de Jérusalem assiégée.

Là, une douleur bien amère l'attendait. Il est inutile de dire quelle joie il s'était faite de revoir bientôt son épouse adorée, et combien celle-ci serait heureuse de pouvoir serrer sur son cœur un époux bien-aimé qu'elle

croyait perdu pour toujours.

Hélas! il ne devait pas en être ainsi. Le chevalier si miraculeusement sauvé se mit à chercher sa femme; il ne la trouva nulle part; il s'enquit alors des personnes qui pouvaient

le renseigner : celles-ci aussi avaient disparu. Il parcourait, affolé, tout le camp, mais en vain : nulle trace d'Ada, ni du jeune Hugo, ni du vieux moine hollandais. A peine s'il trouva quelques Croisés qui se souvenaient encore de

leurs noms, car la mort avait enlevé tant de victimes que les survivants avaient déjà oublié ceux qui n'étaient plus.

Tandis que Onno, le désespoir dans l'âme,

ne peut encore croire au malheur qui le frappe, voyons ce qui est advenu des trois personnes qui lui étaient si chères.

Ada était restée à Antioche avec le gros de l'armée chrétienne, comptant les jours qui



RÉVERIE, D'APRÈS M. J. AUBERT.

la séparaient encore de son époux. Le jeune Hugo et le vieux moine se trouvaient sans cesse à ses côtés, la consolant, la protégeant et veillant à sa subsistance, lorsque les mauvais jours de la famine furent venus.

Le mois qui avait été accordé à Onno était écoulé depuis longtemps, et il ne revenait pas. Bien des jours se passèrent ainsi sans qu'on en reçût aucune nouvelle, et l'inquiétude d'Ada était à son comble. Dans son désespoir, elle

appelait la mort qui déjà sans doute avait enlevé son époux, elle restait insensible à toute consolation. Elle voulait quitter Antioche pour aller rechercher le corps de son mari et lui donner au moins la paix du tombeau,

Dès ce moment, la vie n'eut plus de but pour elle, et elle commença à dépérir sensiblement, moins des misères qui recommençaient à assaillir la malheureuse Antioche, que de la blessure profonde que lui avait faite la perte de celui qui seul l'attachait à la terre.

Cependant, elle devait recevoir des nouvelles de son époux; un seul des compagnons de Onno Gratama avait pu s'échapper lors du combat, dans le défilé, contre les troupes du prince d'Alep, et était parvenu à regagner Antioche.

Il raconta les malheurs des siens, et en même temps qu'il avait pu voir, à travers les taillis, que leur chef Onno Gratama était tombé vivant, quoique couvert de blessures, entre les mains des Musulmans.

Ada reçut cette nouvelle avec un mélange de joie et de douleur. Si d'un côté elle voyait avec effroi son mari aux mains cruelles des Mahométans, d'un autre côté elle souriait à la pensée que peut-être il était encore au nombre des vivants.

Alors elle en revint à son premier projet et voulut parcourir toute la contrée à la recherche de son époux. Si elle ne pouvait faire tomber ses chaînes, elle voulait au moins partager son sort et l'alléger par sa présence et son dévouement. Le vieux moine secoua la tête avec découragement, lorsqu'elle lui fit part de ce dessein; il essaya de l'en détourner, mais voyant que la résolution de la couragense femme était inébranlable, il lui annonça qu'il désirait l'accompagner. Hugo voulut aussi avoir sa part des dangers et des fatigues d'une expédition qui avait pour but de sauver celui qu'il regardait comme un père; mais il craignait que Bruno ne lui rappelât le devoir qui l'attachait tout entier à la défense de la cause qu'il avait embrassée. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il entendit le vieillard lui adresser ces paroles :

— Vous êtes un noble cœur et un généreux chevalier; je reconnais que la pauvre Ada a besoin d'un meilleur protecteur que moi, vieillard infirme. J'accepte donc votre protection; joignez-vous à nous, défendez-nous de votre épée, et quelque chose me dit que Dieu bénira notre entreprise.

Il restait encore à Hugo à obtenir le consentement du comte Robert de Flandre, qui tout en manifestant le plus vif regret de se séparer d'un si vaillant guerrier, finit par consentir à son départ.

Dès le lendemain, les trois amis sortirent de la ville et commencèrent leur long et pénible voyage, bien décidés à tout tenter pour sauver le prisonnier.

Ce voyage à travers des pays inconnus et sillonnés en tous sens par des troupes ennemies, paraissait une entreprise désespérée.

De quel côté diriger ses pas? Le Croisé, qui avait rapporté la nouvelle du combat où Onno avait été fait prisonnier, ne pouvait donner aucun renseignement sur la nationalité des Musulmans qui l'avaient emmené avec eux. Il paraissait presque impossible qu'on pût jamais retrouver sa trace; mais le dévouement, comme l'amour, est aveugle et sourd aux conseils de la prudence. Aussi Hugo, Ada et le moine ne se laissèrent-ils pas décourager lorsqu'au bout de plusieurs jours de recherches, ils n'apprirent rien au sujet du chevalier, et ils continuèrent à errer sans autre guide que leur cœur, à travers les déserts et les contrées inhospitalières de l'Orient.

Grâce à la description qui leur avait été faite des lieux, où s'était livré le combat entre les Musulmans et les cavaliers de Onno, ils parvinrent enfin à retrouver cet endroit.

Le sol était encore jonché de débris d'armes et de cadavres d'hommes et de chevaux. Surmontant son émotion et son horreur, Ada se mit à chercher si elle ne retrouverait pas quelque objet ayant appartenu à son époux. **Q**u'ait à Hugo, il se mit à examiner attentivement les lieux pour tâcher de découvrir la direction qu'avaient prise les Musulmans en se retirant avec leur prisonnier; mais toutes les recherches furent vaines, et le père Bruno dut les arracher à ces lieux désolés qui ne pouvaient leur dévoiler aucun secret.

Ils prirent à tout hasard la direction du Midi;

le sol devenait de plus en plus nu et infécond, la contrée plus déserte; l'eau et les vivres commençaient à manquer. Deux des trois chevaux qu'ils possédaient en quittant Antioche avaient déjà succombé; le troisième finit par mourir, lui aussi, de fatigue et de privation. Quant à la position des voyageurs, elle devenait de moment en moment plus terrible; Hugo lui-même, malgré sa vigueur et sa jeunesse, commençait à sentir ses forces s'épuiser.

Cependant, tant de dévouement et d'abnégation semblaient devenir inutiles, et la mort paraissait devoir mettre bientôt fin à tant de souffrances.

La journée avait été brûlante; le soleil avait épuisé les dernières forces des pauvres voyageurs; pas une goutte d'eau pour se désaltérer; le soir était enfin venu et avait couvert la terre de ses ombres. Serait-ce pour les malheureux errants l'avant-coureur des ombres de la mort?

Ils s'étaient laissés tomber épuisés sur le gazon desséché, silencieux et sombres, et comme résignés à ne plus se relever.

Tout-à-coup, Hugo se jeta aux genoux du vieux moine et dit d'une voix fiévreuse :

— Mon père, bénissez-moi avant que je meure; je sens mes forces s'en aller.

— Pauvre enfant! s'écria le vieillard, en pâlisant; vous sentez-vous atteint de quelque maladie pernicieuse?

— Une maladie bien cruelle, en effet, répondit Hugo en souriant tristement; depuis trois jours je n'ai pris aucune nourriture...

— Malheureux! Et ce matin encore vous nous avez donné ces racines que vous avez trouvées dans la montagne; vous disiez en avoir déjà pris votre part.

— Je devais songer à vous deux d'abord, et je l'ai fait aussi longtemps que mes forces me l'ont permis; maintenant je suis épuisé et je me sens mourir... Votre bénédiction, mon père!...

Le vieillard étendit en tremblant ses mains sur la tête du jeune homme. Ada tomba à genoux.

— Mon père, encore un dernier service, murmura le „fils de l'Inconnu" Oh! dites-moi maintenant ce que vous m'avez toujours caché!... révélez-moi le secret de ma naissance...

A cette prière du mourant, le moine fut comme anéanti; il leva vers le ciel un regard de désespoir.

— Oh, mon Dieu, fit-il, quelle épreuve!

Puis il resta un instant plongé dans de douloureuses réflexions.

Enfin, comme s'il eût eu une inspiration subite, il saisit la main déjà moite du jeune homme et la mit dans celle d'Ada, toujours agenouillée et poussant de profonds sanglots.

— Restez ainsi unis, dit alors le vieillard, avec des larmes dans la voix, cela doit vous faire du bien au cœur...

Notre héros frémit au contact de la main d'Ada; il ne demanda plus rien, mais ses lèvres murmuraient encore :

— Mon Dieu, je puis mourir maintenant!

(A continuer.)

UNE MANŒUVRE MUSICO-ÉLECTORALE.

I.

C'était en 1834, par un beau jour d'automne : deux voyageurs, inconnus l'un à l'autre, se trouvaient réunis dans le coupé d'une diligence des Messageries royales, car la France ne possédait pas encore de chemins de fer à cette époque.

Tous deux paraissaient avoir le même âge, trente-cinq à quarante ans; leurs visages étaient également frais et riant; leur naissant embonpoint dénotait une similitude de santé, et pourtant ces messieurs, qui se voyaient pour la première fois, n'avaient aucun rapport de goût, d'humeur et de caractère.

La lourde diligence était déjà à deux lieues de Paris, qu'elle venait de quitter, que nos gra-

ves personnages n'avaient pas encore échangé une seule parole. Pourtant l'un d'eux, fatigué d'un aussi long silence, résolut de le rompre; il dit à son compagnon de voyage :

— Vous allez à Caen, Monsieur?

— Oui, Monsieur, répondit l'autre, avec un accent méridional très-prononcé; mais je n'y dois rester que quelques heures... La voiture arrive le soir et je pars le lendemain pour le Midi...

— Vous êtes attaché à quelque ambassade? demanda le premier interlocuteur, en voyant un ruban rouge à la boutonnière de l'étranger; quelque mission pour l'Espagne peut-être...

— Du tout, du tout, reprit l'autre en riant; je voyage un peu pour voyager, sans but arrêté, pour mon plaisir; mais je ne suis pas diplomate... J'aurais peu de dispositions pour la science des congrès et des protocoles.

— C'est un bonheur dont je vous félicite, reprit celui qui, le premier, avait rompu le silence; la carrière politique, voyez-vous, c'est le tonneau des Danaïdes à remplir... plus on fait, plus il reste à faire...

— Vraiment! fit l'étranger; je ne croyais pas que les études gouvernementales fussent aussi ingrates.

— Cela est pourtant. Tenez, puisque le hasard nous rassemble, je vais vous faire une confidence qui vous apprendra l'instabilité des fonctions politiques... J'ai été pendant trois ans député du Calvados, et me voilà obligé de me représenter de nouveau devant mon collège électoral... Eh bien! croyez-moi, si vous voulez, mais j'ai peur.

— Peur, fit l'inconnu, et pourquoi?...

— J'ai soutenu le ministère, et cela pourrait bien ne pas être du goût de tout le monde... Et puis, vous l'avouerez-je?... J'ai un concurrent de l'opposition, qui a pour lui les masses...

— Pourtant, ajouta le confident avec finesse, il n'est pas probable que le ministère, dont vous êtes l'ami, veuille vous laisser sans secours dans une circonstance aussi importante.

— Le ministère, Monsieur, craint d'être accusé de pression électorale; il se contente de faire faire des visites en ma faveur par son préfet, visites sur lesquelles je fonde peu d'espoir.

— Pourquoi?

— Le préfet n'est pas considéré... On ne mange ni on ne boit rien de bon à ses bals!

A cette naïve confession des secrets administratifs, l'étranger laissa échapper un grand éclat de rire.

— Savez-vous ce qui pourrait décider du succès de l'élection de demain?... ce qui pourrait me faire réélire?...

— Quoi donc?

— Un rien, une niaiserie.

— Mais enfin?

— Une sérénade.

— Une sérénade? fit l'étranger avec étonnement.

— Oui, si l'on exécutait de la musique sous les fenêtres de mon hôtel, cela électriserait les censitaires en ma faveur, ce serait une démonstration, une ovation, un triomphe, j'aurais au moins cinquante voix de majorité à l'élection du lendemain... Mais, hélas! Monsieur, on me l'a écrit d'avance, je n'aurai pas de sérénade.

— Et si je vous en faisais donner une? dit l'inconnu.

— Quoi, vous?... Etranger, inconnu dans le pays, vous pourriez?... Ce n'est pas possible.

— C'est selon; entre voyageurs il faut s'entraider; si vous avez une sérénade, vous me promettez de m'accorder, dans le cas où vous seriez réélu, ce que je vous demanderai?

— Tout ce que vous voudrez, mon cher Monsieur, vous me sauverez la vie... la vie politique s'entend... Mais je ne puis croire à tant de bonheur.

Ici l'ex-député chercha à savoir le nom de son compagnon, mais l'autre se refusa obstinément de le lui dire.

II.

La diligence arriva à Caen vers six heures du soir, et les deux voyageurs descendirent à l'hôtel du Nord, situé sur la place d'Armes.

— Et ma sérénade? demanda le député.

— Soyez patient, répondit l'inconnu, je suis sûr de mon fait.

En prononçant ces mots, il fit commander une chaise de poste pour le lendemain et alla chercher un ami qu'il devait emmener avec lui; puis il se rendit chez le chef de musique de la garde nationale et se nomma.

L'artiste le reçut comme on reçoit un roi, avec toutes les marques de respect et de dévouement que l'on donne aux têtes couronnées.

L'inconnu lui parla bas quelques instants; puis il le quitta pour se rendre à l'hôtel du Nord, où le député l'attendait pour le souper.

— Je vous l'avais prêté, fit l'homme politique en le voyant, pas de sérénade!

— Levez-vous et voyez, incrédule, répondit son compagnon de voyage en l'entraînant à la fenêtre.

O surprise! ô bonheur! Cent musiciens sont réunis; la flûte, l'ophicléide, la clarinette, le cor, le piston, le violon, la basse, la grosse caisse, et le triangle... tous les instruments sont représentés et un magnifique concert est subitement improvisé!... C'est d'abord la sublime ouverture de „Guillaume Tell,” cette touchante mélodie, où la Suisse se retrouve à chaque note; puis le „Comte Ory,” ce badinage si poétique; puis „Moïse,” cette immense composition qui transporte la pensée vers les temps et les hommes primitifs.

Le député sauta au cou de son sauveur....

— Que puis-je faire pour vous?...

— Je vous l'écrirai quand vous serez élu. Vous m'avez promis de faire droit à ma demande et j'y compte. Adieu et bonsoir.

Et l'étranger se retira dans son appartement.

Le lendemain une chaise de poste l'emportait vers le Midi avec l'ami qu'il était venu rejoindre à Caen.

Le député, grâce à la sérénade, fut réélu.

Cette sérénade, il faut le dire, étonna tout le monde; personne ne l'avait préméditée, personne n'avait été chercher les musiciens. Les mécontents allèrent interpellier le chef de musique; celui-ci répondit qu'il n'avait jamais donné de sérénade au député ministériel, mais bien à un personnage éminent dont il ne pouvait trahir le nom. Cette révélation intrigua à la fois l'heureux candidat et ses ennemis.

Quel était donc cet étranger qui commandait ainsi, dans une ville où nul ne le connaissait?... quel droit avait-il aux honneurs publics?

Une lettre que reçut le député peu de jours après sa réélection, mit fin à toutes ces conjectures. Elle était ainsi conçue :

„Mon cher Monsieur, il vous fallait une sérénade à toute force; je vous l'ai procurée, je vous ai cédé celle qui m'était destinée. Le chef de musique de Caen ayant voulu m'honorer de cette ovation, j'ai demandé que lui seul pût savoir à qui elle était véritablement adressée. Il a gardé le secret; il n'a pas divulgué mon nom, et, grâce à sa discrétion, vous avez eu les honneurs de la réélection.

„Maintenant, comme c'est la première fois que je fais de la manœuvre électorale, je vais réclamer le prix de mes services. Vous m'avez promis de faire ce que je vous demandais, si vous étiez réélu; veuillez donc faire établir dans le Calvados une bonne école de musique vocale. L'art au moins aura gagné quelque chose à notre conspiration.”

Au bas de cette lettre, se trouvait le nom de „Rossini.”

A.

PRODIGES DE LA CIRCULATION DU SANG.

La circulation du sang s'opère quatre vingt-quatre fois dans une heure, et, par conséquent, cinq cent soixante-seize fois en vingt-quatre heures. Dans l'état de santé le cœur se contracte au moins soixante fois par minute, ou 3660 fois par heure.

Et comme à chaque battement du pouls, il jette environ 60 grammes de sang dans l'aorte, il se trouve que, dans le cours d'une heure, il renvoie à cet artère 240 grammes (environ une demi-livre ancienne) de ce fluide vital. Ajoutons que ce dernier calcul n'est basé que sur le minimum du battement du cœur, celui des personnes approchant de la vieillesse; et ce calcul s'élèverait davantage suivant les différents âges inférieurs et les diverses situations de santé.

NOMBRE DES OS DE L'HOMME.

Les auteurs ne sont point d'accord sur le nombre des os qui constituent le squelette humain.

Selon quelques-uns, en les comptant à l'époque de leur développement complet, vers l'âge de 30 ans, on en trouve 198; savoir :

Colonne vertébrale, y compris le sacrum et le coccyx 26; — crâne 8; face 14; — hyoïde 1; — thorax, côtes et sternum 25; — chaque membre supérieur, depuis l'épaule, 32 — chaque membre inférieur, compris le bassin et le pied, 30.

Le docteur Bayle en compte 240, et cela vient sans doute de ce qu'il comprend les petits os, ou osselets des oreilles internes, ceux dits „sésamoides” variables en nombre, et que l'on trouve dans les articulations des doigts et des orteils.

En général, le nombre des os n'est pas fixe, car ce qui dans l'enfance est à l'état de cartilage, s'ossifie dans un autre âge, et dans la vieillesse il est des os qui se réunissent et se soudent entre eux.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

XIX.

A la vue de Gwendoline, le maître du château de Dunholm tint quelques instants ses petits yeux gris fixés sur elle, avec une singulière persistance.

— Je suis Lord Darkwood, dit enfin le marquis. Je suis heureux, ajouta-t-il, Miss Myner, de vous souhaiter la bienvenue chez moi.

Gwendoline s'inclina et lui présenta la lettre d'introduction de M. Sutton.

L'ex-capitaine plaça une chaise devant le foyer et engagea la gouvernante à s'y asseoir.

— Mon homme d'affaires parle de vous comme étant une personne qui possède de grands talents; et de plus il me dit que vous appartenez à une excellente famille... Il suffit de vous voir pour être convaincu que vous êtes une jeune fille distinguée, ajouta-t-il, en s'inclinant, et je suis charmé d'avoir eu la chance de vous rencontrer. L'éducation de ma fille, je dois vous l'avouer, a été très-négligée... Elle est revenue depuis peu de Malte où elle était en pension, et où elle n'a reçu ni instruction ni éducation. Son caractère est loin d'être bon, et elle se montre peu soumise. Il faudra donc être à la fois, son guide et son amie, et la traiter avec affection et douceur; car, en agissant avec sévérité, vous n'obtiendrez rien d'elle. Maintenant, je vais faire appeler Georgina.

En disant ces mots, il s'était approché de

Gwendoline, qui jusqu'à ce moment avait tenu la tête à moitié baissée, quand, tout-à-coup, la regardant bien en face, il s'écria :

— Miss Myner, comme vous ressemblez à la famille Charteris! C'est étonnant, très-étonnant....

— M^{me} Dover a fait la même remarque, Milord.

— C'est ma fille qui aurait dû avoir vos traits, Miss Myner... Mais la voici qui vient.

— Georgina, dit son père, je vous présente votre nouvelle institutrice, Miss Myner.

— Je la connais déjà, nous sommes des amies; avant deux jours d'ici, nous serons comme deux larrons en foire.

Lord Darkwood fronça les sourcils.

— Georgina, dit-il, vous vous servez d'expressions qui me font rougir. Miss Myner voudra bien veiller à ce que votre langage soit moins trivial. J'espère que d'ici à peu de temps, vous aurez appris les usages de la bonne société.

Lady Georgina se mit à rire aux éclats, et fit le tour de la chambre en valsant.

— Permettez-moi de me retirer avec mon élève, Milord, je me sens un peu fatiguée, dit Gwendoline, en voyant la fureur se peindre sur les traits du marquis.

— Pardonnez-moi, Miss, je n'aurais pas dû vous retenir si longtemps.

Et il reconduisit poliment Miss Myner à la porte du cabinet.

— Comme elle est belle! murmura le marquis, quand il fut seul, et quelle distinction! Ces Myner doivent appartenir à une bonne famille, mais ce que je ne puis comprendre, c'est qu'elle ait les traits des Charteris, de la famille de ma mère... Quelle différence entre elle et ma misérable fille!... Cette ressemblance m'occupe; M^{me} Dover s'en est aperçue aussi. Il faut que j'en aie le cœur net; demain je visiterai la galerie des tableaux et j'examinerai tous les portraits des Charteris qui s'y trouvent.

Il sonna et Pietro apparut.

— Avez-vous vu la nouvelle gouvernante de Lady Georgina? lui demanda-t-il.

— Je viens de rencontrer une dame étrangère dans le vestibule; mais elle a l'air bien distingué pour être une gouvernante... Serait-ce elle?

— Certainement, c'est Miss Myner.

Lord Darkwood regarda attentivement le Maltais.

— Ne se serait-il pas aperçu aussi de cette ressemblance avec les Charteris, qui m'a tant frappé? se demandait-il. Probablement que non, puisqu'il n'en dit rien.

Le maître de Dunholm, après avoir causé quelques moments encore avec son valet, le renvoya.

XX.

Le lendemain matin, dès qu'il eut déjeuné, Lord Darkwood se hâta de se rendre à la galerie des tableaux.

D'un côté pendaient les portraits de famille.

Il s'arrêta devant les deux derniers portraits.

L'un représentait son oncle, l'autre le cousin dont il venait d'hériter.

Il étudia pendant quelque temps les traits réguliers et pleins de noblesse de ces deux physionomies, mais il trouva que la ressemblance qu'il avait cru rencontrer chez Miss Myner, n'existait que dans son imagination.

— Quelle idée insensée ai-je eue là! murmura-t-il; c'est probablement parce que je pense souvent à cette fille de Clara Markham, dont l'existence est un véritable danger pour moi.

Il reprit le chemin de son appartement et resta pendant quelque temps plongé dans des sombres réflexions.

— Si, pensa-t-il, je savais que ce Pietro, dont je me méfie, eût été à sa recherche dans le Yorkshire, au lieu d'aller voir son frère, comme il me l'a fait croire!... Oh! il me le paierait cher, le scélérat! Il écrit si souvent à son frère; il vient sans doute de lui écrire encore, car tantôt il avait les doigts tachés d'encre. En ce cas, sa lettre ne peut être partie; elle doit se trouver dans la boîte du vestibule, que le facteur viendra lever bientôt.

Je vais envoyer le concierge au village, et pendant ce temps je visiterai la correspondance.

Et le marquis, après avoir éloigné le vieux portier de sa loge, s'assura qu'il ne pouvait être aperçu de personne; puis, introduisant sans bruit la clef dans la serrure, il ouvrit la boîte.

Elle renfermait des lettres de M^{me} Dover, destinées à des fournisseurs, ainsi que plusieurs lettres dont l'écriture était lourde et grossière, mais au fond de la boîte il s'en trouvait une de très-petit format, portant l'adresse de Tomaso Tecino.

Lord Darkwood la glissa prestement dans sa poche, ferma la boîte et retourna dans son cabinet, sans avoir attiré l'attention de personne.

— A présent, se dit-il en s'asseyant devant son bureau, nous allons savoir quel est son véritable jeu.

Il trempa une éponge dans un verre d'eau, mouilla délicatement l'enveloppe qu'il ouvrit, après que la colle fut détrempée, et il en retira la lettre de Pietro.

XXI.

Le Maltais, en déposant sa missive dans la boîte affectée aux habitants du château, s'était départi de sa prudence accoutumée; mais c'est qu'il y avait près de trois lieues à faire pour aller à Shrewsbury, et il était loin de soupçonner que son maître le suspectait.

La lettre, écrite en Italien, était fort longue; heureusement pour Lord Darkwood que cette langue lui était assez familière, de sorte qu'il comprit parfaitement tout.

„C'est étonnant, disait le valet à son frère, qu'il n'y ait pas eu de réponse à l'avis que nous avons fait insérer dans les journaux. Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de recommencer. Envoyez donc à tous les journaux du matin la note que voici :

„On informe Miss Gwendoline Winter, qui habite Londres, que si elle veut correspondre avec T. T., rue..... N^o..... elle apprendra d'une personne qui connaît son histoire, des nouvelles qui l'aideront à retrouver ses parents.”

„Cet avis vaut mieux que l'autre, Tomaso, ajoutait le Maltais; agissez à l'instant, et si vous parvenez à savoir son adresse, envoyez-moi un télégramme, disant que vous êtes très-mal, et j'arriverai aussitôt à Londres. Surtout soyez muet comme la tombe; si Milord avait le moindre soupçon, tout serait perdu; il ne manquerait pas d'écarter la fille de son chemin, et je pourrais dire adieu à tous mes rêves, car,

je vous l'ai déclaré, à l'aide de la fille de Clara Markham, j'espère parvenir à la fortune. Milord ne lit jamais les annonces, donc pas de danger que ceci lui tombe sous les yeux.”

— Le traître! le misérable! s'écria Lord Darkwood en pâlisant de rage, après avoir lu et relu la lettre. Il a été dans le Yorkshire! Il a découvert que la fille est à Londres, qu'elle s'appelle Gwendoline Winter et qu'elle est l'enfant de Clara Markham...

Une sueur froide vint mouiller son front, et un sentiment de terreur s'empara de tout son être.

Il regarda autour de lui en frissonnant, comme s'il s'attendait à voir quelque fantôme se dresser dans l'ombre.

Et il s'essuya vigoureusement le front.

— Il faut que je la découvre à tout prix. Je vais recacheter la lettre, l'envoyer à son adresse, et comme c'est moi qui ouvre le sac aux dépêches le matin, je puis facilement intercepter la réponse.

Il se hâta donc d'aller déposer la lettre où il l'avait prise, puis se promena dans sa chambre avec une rapidité croissante.

On eût cru voir un homme arraché soudainement à un sommeil calme et paisible, pour se trouver environné des plus grands dangers.

Il songeait au luxe qui l'entourait et qui lui était si cher! Serait-il bien possible qu'il pût lui être arraché? Non, plutôt que d'y renoncer, il commettrait n'importe quel crime. Et ce maudit Pietro qui connaissait tout son passé! Oh! si jamais il parlait...

— Que n'ai-je cette fille ici, dans cette chambre, sous ma main, je l'écraserais, je la tuerais! murmura-t-il en serrant les poings, pendant qu'un éclat sinistre brillait dans ses petits yeux gris.

Et celle dont il parlait ainsi, venait d'entrer sous son toit pour être la gouvernante de sa fille!

— Il faudra bien quatre jours, dit-il, avant que le coquin puisse recevoir une réponse de son frère; en quatre jours je puis abattre beaucoup de besogne. Je vais faire semblant d'être appelé à Londres par mon homme d'affaires et j'irai à la recherche de la fille. Si je la découvre, elle disparaîtra de mon chemin comme j'ai fait disparaître sa mère.

Fabien Tollish annonça donc qu'il partait pour Londres et dit à Pietro qu'il n'était pas nécessaire qu'il l'accompagnât.

Arrivé dans la capitale, il prit un train se dirigeant vers le nord, et ne tarda pas à arriver à Pimstone.

Il descendit dans l'auberge où Pietro était descendu, et après s'être reposé quelques heures, il prit une voiture et se rendit à Lonemoor, où il demanda à parler à M. Markham.

Le valet d'écurie à qui il s'était adressé, sourit naïvement en entendant formuler cette demande.

— Voilà à peu près dix-huit ans qu'il est parti,

dit-il, et il pourra bien encore s'en écouler dix-huit...

— Il y a sans doute un intendant, une gouvernante, quelqu'un pour me recevoir?

— Certainement, il y a M^{me} Quill-t. Entrez, Monsieur. Je vais l'avertir.

La vieille gouvernante parut quelques moments après et introduisit l'étranger dans un cabinet.

(A continuer.)



NIDS DE PASSEREAUX.

Puis tout-à-coup il se mit à rire bruyamment.

— Décidément, je deviens stupide, dit-il. Clara Markham est à six pieds sous terre, et elle ne sortira pas de son tombeau pour venir protéger son enfant. Et ce scélérat de Pietro, que peut-il lui vouloir? Il s'attend à trouver cette fille dans un état de servitude, ignorante, mal élevée... Sur mon âme, j'y suis... je crois qu'il veut l'épouser. Par le Ciel, si cela arrivait, que deviendrais-je?

RÉBUS N^o 4.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 6 Mars à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon," charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne," formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

Solution du Rébus N^o 2.

CETTE FEMME BOIT DU VIN A SIX SOUS LA BOUTEILLE.

Solution du Rébus N^o 3.

MOLIERE BOIT L'EAU A LA FONTAINE.

(Molière, Boileau, A. Lafontaine.)